

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Drôle de nature

Véronique Dassas

Numéro 331, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dassas, V. (2021). Drôle de nature. *Liberté*, (331), 11–13.

Tous droits réservés © Véronique Dassas, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Drôle de nature

*La journaliste
et traductrice
Véronique
Dassas observe
l'Italie, où elle
vit, et renvoie
à Montréal, où
elle a longtemps
vécu, un écho à la
fois personnel et
politique.*

La mort... ce n'est pas elle qui tue, c'est une aiguille une fouine,
un jus d'herbe une épine
— Annamaria De Pietro, *Rettangoli in cerca di un pigreco*, 2014

Un jour, dans quelque temps, quand nous serons
tous morts,
Sur ce qui s'est passé, sur ce grand coup du sort,
Sur ce coup de Jarnac de la dame nature,
On écrira des pages, on glosa encore.

Vous, chercheurs du passé, qui avez consacré
Tant d'heures et tant de peine à vos folles lubies,
Lisant grec et latin, dans tant de manuscrits
Pour pouvoir tout comprendre et pour nous raconter
Les ravages, les malheurs, et puis les thérapies
Que l'humain inventa contre les maladies
Vous en seriez, je crois, tous fous de jalousie.

Mais avant de pâlir, au bord de la syncope,
Pensez plutôt un peu à toutes ces chroniques,
À tous ces grands amas de savants périodiques
Qu'ils devront feuilleter, passer au microscope,
Ces chercheurs de demain aujourd'hui au berceau,
Ou qui naîtront au cœur de l'ère du Verseau.

Tout ça pour pas grand-chose, car enfin on le sait,
Peu important les faits, l'enquête, les données,
L'important est de vendre, des infos, de l'angoisse,
Tout ce que vous voudrez, chacun pour sa paroisse,
Pourvu que cela donne au commun des mortels
Le sentiment, si vain, de saisir le réel.

Ils concluront sans doute, faut pas leur en vouloir,
Qu'on nous a pris, vraiment, un peu tous pour des poires
Ou qu'avant de mourir dans les bras du virus,
Ou tous intoxiqués par le vaccin des Russes,
Ou par la propagande,
Nous étions déjà prêts, consentants, complaisants,
À abdiquer de tout, du bon sens, de l'espoir,
De l'idée du commun, d'un usage du monde
Plus alerte, moins morose,
D'une couleur ajoutée au *rêve d'une chose*.

✱✱

Plus d'un an après le premier confinement, nous sommes
encore assignés à résidence. Ici, au nord de l'Italie d'où
j'écris, le ton est grave dans la presse, au téléphone avec les
amis. Graves aussi les regards des rares passantes que l'on
croise sur la place ou dans les rues.

On parle de vaccin, d'effets secondaires, de doses pro-
mises et jamais arrivées, de rendez-vous, on discute de

l'ordre des vaccinations, comme à
Montréal, comme partout. Le vaccin,
il est sur toutes les lèvres faute de se
trouver pour l'heure dans tous les
dispensaires, comme en Europe ou au
Québec. On parle aussi des *furbetti*,
des « petits malins », de ceux qui sont
arrivés à se faire vacciner avant tout
le monde, des chefs d'entreprises
du milieu pharmaceutique, des élus
locaux. Un classique. Les Italiens s'ac-
cusent souvent d'incivilité et certains
ont à cœur de démontrer qu'ils sont
capables du contraire. Alors, il y a aussi
ce journaliste, disant sobrement à la fin
de son émission de grande écoute qu'il
ne voyait pas pourquoi les journalistes
seraient prioritaires et que lui se ferait
vacciner avec sa classe d'âge.

Les médecins exténués sortent
encore masqués de leurs salles de soins,
gardant cachés leurs cernes et leurs
pâles sourires pour donner de mau-
vaises nouvelles aux journaux télévisés.
Variants divers, davantage de patients
jeunes en réanimation, des courbes de
contagion élevées et stables, et encore
des morts, trop de morts. Les établis-
sements de santé sont de nouveau au
bord de la saturation et les souvenirs
du chaos de 2020 bien trop vifs pour
qu'on ne tire pas la sonnette d'alarme.
Plus d'expérience, plus d'organisation,
des mesures strictes, mais le virus
est toujours là... mutant, montrant
une capacité d'adaptation qui serait
enthousiasmante si elle n'était pas
aussi mortifère.

« Il ne te rappelle rien, ce virus »,
me dit en rigolant dans son masque
mon voisin écolo qui a bien du mal
à garder ses distances parce que cela
fait longtemps qu'on ne s'est pas vus
et qu'il aimerait me raconter la der-
nière à l'oreille, comme avant. « Il ne
te rappelle rien, ce virus : il arrive, il
s'installe, il prospère et puis, si on ne
l'arrête pas, il tue. Comme nous. »

Le virus n'a pas fini d'inspirer la
comparaison et de nous faire parler,
discuter, rediscuter, écrire... Ad nau-
seam. Alors pourquoi en rajouter ?
me suis-je dit (cela fait longtemps que

j'ai avalé le virus du doute). Pourquoi ajouter la glose à la glose, pourquoi répéter ce que d'autres ont déjà dit, comme si de rien n'était, pourquoi rapporter ce que tout le monde sait déjà à peu près ?

Pour toute réponse, provisoirement sans doute, je n'ai trouvé que cela : on ne peut pas faire autrement. On ne peut pas parler d'autre chose, c'est trop gros, c'est trop massif. Parler d'autre chose, ce serait comme essayer de s'endormir sous un bombardement (ce qui, franchement, ne serait peut-être pas plus mal). Ce truc vient foutre le bordel dans un monde qui avait déjà sa dose et puis, parce que ce monde est doté de réseaux gigantesques de machines à communiquer, ça résonne de partout. Dans ces cas-là, pour protester contre le bruit, rien de tel que le silence, ou que la diversion, dira-t-on. Vrai, mais le virus, en bon corps étranger qu'il est, perturbe et aggrave tout. Non seulement il tue les plus faibles parmi ceux qu'il atteint, mais il met le chaos là où hier encore ne régnait que le dysfonctionnement. Il isole les isolés, les malades, les mourants, les prisonniers, les vieux. Il enferme les foyers sur leurs pathologies. Il fait crier les injustices, creuse tous les écarts, souligne impitoyablement toutes les faiblesses des systèmes. En Italie, pays connu, entre autres, pour la joyeuse pagaille qui y règne, pour sa bureaucratie vétuste et terriblement lourde,

pour le grand écart de condition sociale et économique entre le Nord et le Sud, pour ses gouvernements de coalition perpétuellement en crise, le virus a trouvé une scène de choix. Et ça frise le film-catastrophe.

Entendons-nous bien, le virus n'est qu'un agent perturbateur, c'est ce que nous sommes, individuellement et collectivement, en tant que tissu physiologique et social, qui détermine la couleur et l'intensité de ses effets. On voit mal, dans ces conditions, comment parler complètement d'autre chose...

En fait, on peut bien moquer ou mépriser la capacité logorrhéique de nos machines à paroles – elle est gigantesque, elle donne le vertige –, mais il faut bien admettre que la demande de la part de tous était, est encore, énorme. Et souvent, une conversation commencée en disant « Bon, on ne va pas encore parler de covid » tourne vite au bulletin de nouvelles sur l'inévitable sujet, alimenté par tout ce que l'on a pu lire ou entendre à droite et à gauche.

En plus de toutes les spécificités nationales de la gestion de la crise, en plus de toutes les conséquences parfois tragiques que le virus a pu avoir et aura sur les survivants, et qu'on a tout intérêt à analyser, toute cette crise pose une série de questions de fond, qu'elle n'a évidemment pas fait surgir, mais auxquelles elle a donné une tournure et une acuité particulières.

Les remarques qui suivent concernent notre imaginaire du danger et le rapport à la nature. Elles sont lapidaires, lacunaires.

« L'habitude s'est dissipée, l'habitude abêtissante, comme l'appelle Proust, qui cache à peu près tout l'univers », écrit Cristina Comencini, journaliste et cinéaste italienne, après quelques semaines de confinement en mars 2020. Essayer de comprendre un peu ce que l'habitude cachait, tout en étant confinés entre les murs de nos chambres, si on n'a pas peur de se faire traiter d'imbécile par qui n'y voit que contrôle et asservissement, c'est tentant.

**

Qui n'a pas songé au moins une fois dans sa vie, et sans effort particulier d'imagination, que la guerre, sous

une forme ou sous une autre, pourrait encore anéantir l'univers poli de nos démocraties tranquilles ? Qui n'a pas songé un instant que, faute de sauter sous des bombardements façon Luftwaffe ou sous des missiles furtifs façon guerre du Golfe, le commun

L'excès de confiance qu'on avait en l'humain s'est transformé en excès de confiance en une nature disneyenne qu'il suffirait de respecter pour qu'elle nous laisse en paix.

d'entre nous pourrait bien un jour voler en éclats à la terrasse d'un café quelconque, ou tomber raide mort d'une rafale de kalachnikov, façon fous de dieu ? La guerre est encore bien présente dans notre univers mental, impossible à oublier même si on ne l'a pas vécue, omniprésente dans la littérature moderne du XX^e siècle (pour ne pas dire dans la littérature universelle) comme au cinéma, du plus populaire au plus élitiste (de *Rambo* au *Petit soldat* de Godard, pour donner un ordre d'idée).

Mais qui a pu penser un jour passer une année du XXI^e siècle claquemuré dans un deux-pièces cuisine, à travailler sans patron au cul mais esclave malgré tout, à ne plus regarder que des écrans, à lire, à voir, à entendre en série une tonne de conneries mais aussi plein de choses intéressantes, mais coupé de la trivialité de la rue, du café, du temps de transport ? Loin du bruit de fond de la vie que seul l'air libre fait entendre.

Qui a pensé un jour devoir saluer de loin ses plus proches, aimer ses petits-enfants sur vidéo Messenger, pleurer les lèvres absentes des êtres chers que la mobilité généralisée avait éloignés,

2càt_petitevache
1/2t_cassonnade



Ses recettes font d'excellents
mots de passe.

mais que l'on savait pouvoir revoir sur un coup de tête, moyennant les quelques sous d'un vol *low cost* ?

Qui a pensé un jour ne pas pouvoir aller au chevet d'une amie qui va mourir et qui meurt, seule, en deux jours, comme ça ?

Ma grand-mère, votre arrière-grand-mère craignaient la typhoïde, la diphtérie ou la grippe espagnole et elles avaient raison. Elles n'avaient pas encore perdu la mémoire de l'épidémie, elles en avaient vu mourir d'autres, dans leurs maisons, sans intervention médicale, sans départ en ambulance vers un service d'urgence suréquipé employant des génies du diagnostic rapide.

Faut croire qu'une fois le danger sanitaire passé ou tapi ailleurs, loin, on oublie tout. Peste, polio, tuberculose, sida, varicelle, choléra, Ebola : fini, histoire ancienne, on jette les stocks de masques et on revient à une vie « normale », sans bestioles. Quelle confiance éperdue en la recherche, en la médecine, une confiance qui pourtant s'effrite aux premières lueurs d'un nouveau vaccin dont personne tout à coup ne veut faire le cobaye.

Je plaide donc désormais pour un retour des virus sur la liste de nos plaies. Au nom, disons, d'un certain réalisme historique.

✱✱

Drôle de nature, qui a engendré les humains, les mammoths, les pics-verts, les bactéries, les séquoias, les pivouines, les amanites phalloïdes et... les virus. Drôle de nature qui, dans des temps fort éloignés, de l'*Homo* a fait sourdre l'*Homo sapiens*.

Drôle de nature qui s'est laissé enchaîner toujours plus aux besoins et aux caprices de cet *Homo* autobaptisé *sapiens*, ce sage qui souvent oublie sa sagesse. Et sa raison. Et son intelligence. Et en plus son flair d'animal.

Et ce sont bien ces oublis qui l'ont porté, ces derniers temps (je ne me hasarde pas à dire depuis quand, mais c'est une question intéressante), à considérer la nature comme un simple fonds à exploiter pour un bien-être dont il finit lui-même par douter. Pourtant la nature, loin d'être un fonds, est un enlacement d'êtres vivants souvent en lutte entre



eux – quoi qu'on puisse naïvement en penser, en prenant nos rêves disneyens pour la réalité.

Nous, nous les *sapiens*, sommes depuis l'aube des temps en lutte avec les virus, ces êtres (pas tout à fait vivants, selon certains) qui aiment beaucoup chambarder le fonctionnement de nos cellules et nous montrer que nous ne sommes pas tout-puissants. « Un virus est vivant dans la mesure où il lui faut absolument se répliquer, mais c'est là une sorte de degré zéro de la vie, une caricature biologique non pas tant de la pulsion de mort que de vie à son niveau le plus stupide, celui de la répétition et de la multiplication », vitupère Žižek, sans grand effet sur le virus actuel, qui se fout pas mal des emportements de philosophes. Indifférence royale du virus couronné devant la souffrance qu'il engendre...

Nos ancêtres ont dû besoin de milliers d'années pour arriver à fabriquer de quoi chasser les prédateurs qui les bouffaient (et dont il faut désormais protéger les descendants). Les délais qu'il faut actuellement pour créer des vaccins servant à chasser les virus sont bien plus courts, jamais assez courts, semble-t-il. Et demain nous trouverons peut-être l'intérêt de protéger les virus eux-mêmes.

Les techniques, les sciences, les fruits de notre raison nous permettent, modestement encore, d'éloigner la mort, quitte à nous faire oublier que

c'est quand même elle qui gagne à tous les coups.

Drôle de nature s'offrant nue à notre langage qui lui donne des dizaines d'attributs plus ou moins contradictoires (sublime, douce, charmante, austère, écrasante, indifférente, stérile, luxuriante, sauvage...). Nature que, pour paraphraser un célèbre philosophe, notre langage transforme en « monde ».

Ce qui me paraît clair, c'est que la nature n'a rien d'une sainte nitouche (« Nature is a bastard », titrait récemment *Spiked*, publication électronique britannique) et que, de nos jours, on a tendance à l'oublier, surtout ceux qui, jeunes ou vieux, n'en connaissent que la version édulcorée. Ils n'ont pas rencontré une nature qui demande des efforts inhumains pour survivre, qui écrase les faibles, indifférente à toute considération. Cette nature, malgré ce qu'on appelle « progrès », est pourtant toujours « quelque part », pas si loin (a fortiori depuis que les avions ont aboli les distances).

L'excès de confiance qu'on avait en l'humain s'est transformé en excès de confiance en une nature disneyenne qu'il suffirait de respecter pour qu'elle nous laisse en paix. Comme si l'homme n'était pas nature. Comme si les machines n'étaient pas nature. Comme si la nature non humaine n'était pas indifférente au bonheur des humains.

✱✱

Et quand nous aurons retrouvé l'apéro et le supermarché, que ce virus-là aura cessé de nous pourrir l'existence... tout ce que nous aurons pu discuter sur notre rapport insensé aux corps malades, aux vieux, au travail, à la consommation, à la nature, aux animaux, tout ce que nous aurons entrevu avant de reprendre le boulevard de l'habitude retombera sans doute dans l'ombre. Dans l'ombre de la forêt humide d'où le virus semble s'être inopinément échappé. ●